

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 25 (1896)

Heft: 3

Artikel: Pestalozzi [suite et fin]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039001>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

XXV^e ANNÉE

N^o 3.

MARS 1896

LE BULLETIN PÉDAGOGIQUE

ET LE

MONITEUR DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Le *Bulletin* paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 3 francs. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 15 cent. la ligne de 50 millimètres de largeur. Prix du numéro 30 cent. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Horner, au Collège de Fribourg ; ce qui concerne les abonnements, à M. Villard, instituteur, Fribourg. — Pour les annonces, s'adresser exclusivement à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Fribourg et succurles.

SOMMAIRE : Pestalozzi (Suite et fin). — L'enseignement des sciences naturelles (Suite et fin.) — Bibliographies. -- Musée pédagogique. — Avis.

PESTALOZZI

(Suite et fin.)

Dans le personnel enseignant de l'Institut d'Yverdon, deux hommes se détachèrent bientôt du groupe : Niederer et Schmid. Niederer, intelligence élevée et très cultivée, retouchant souvent les écrits du maître, esprit agressif, entraînant plus d'une fois Pestalozzi dans des polémiques fâcheuses et jouissant de toute sa confiance. — Joseph Schmid, ancien élève du maître, aimant les mathématiques avec passion, remarquable par son talent d'enseignement et sa puissance de travail, esprit positif, ayant une grande habileté pratique et formant avec Niederer un contraste complet. La discorde ne devait pas tarder à éclater entre ces deux professeurs, et Pestalozzi n'était pas homme à l'éloigner.

En 1809, Pestalozzi invita la Diète suisse à constater l'état de l'Institut d'Yverdon. Louis d'Affry, de Fribourg, qui était cette année, landammann de la Suisse, désigna trois commissaires pour aller examiner cet établissement. Ce furent Abel Mérian, membre du Petit Conseil de Bâle, le P. Girard, de Fribourg, et Trechsel, professeur de mathématiques à Berne.

Les commissaires se rendirent à Yverdon au mois de novembre 1809 ; ils y passèrent 6 jours, visitèrent de près l'établissement et complétèrent leurs renseignements par les rapports qu'ils réclamèrent ultérieurement. C'est le P. Girard qui fut

chargé de rédiger le rapport. Il parut en français et en allemand.

Ce rapport, écrit avec beaucoup d'impartialité et de modération est très remarquable. Il constate d'abord que certains procédés ne présentent rien de nouveau ; que l'étude de la langue maternelle suit la marche pratiquée généralement à cette époque. Les progrès en mathématiques font honneur à l'intelligence et au zèle de Schmid. La géographie occupe une importance fort exagérée. Quant à l'histoire, elle ne présente rien de caractéristique. L'enseignement de l'histoire naturelle était bien comprise. Les méthodes les plus originales étaient celles du dessin et du chant. Le P. Girard fait entendre, en termes très réservés, que l'enseignement de la religion laisse beaucoup à désirer. Tout en se déclarant partisan de la méthode de Pestalozzi, le rapporteur trouve que les moyens qui y étaient employés, ne sauraient être transportés ni dans les écoles primaires, ni dans les écoles secondaires.

Le rapport se termine par ces réflexions fort justes, réflexions qui pourtant irritèrent vivement le pédagogue zuricois et ses collaborateurs :

« Toujours nous regretterons que Pestalozzi ait été jeté hors de la modeste carrière qu'il avait choisie avec tant d'amour et de zèle. Cette école primaire, modèle de toutes les autres, ne sera donc qu'une pensée dans sa vie inquiète et laborieuse, une belle pensée, sans doute, qui honorera son cœur et fera vivre sa mémoire. Sachons rendre justice aux intentions, aux efforts, à la persévérance ; profitons de ses idées utiles ; suivons les exemples que l'on nous a ménagés et plaignons les destinées d'un homme qui, contrarié sans cesse par les événements, n'a jamais pu faire précisément ce qu'il a voulu. »

En 1815, cinq membres du corps enseignant et des plus capables, entre autre Schmid, quittèrent l'établissement. Les critiques si modérées et si justes contenues dans le rapport des trois commissaires donnèrent occasion à quelques adversaires de l'Institut d'Yverdon, de jeter dans le public, par la voie de la presse, de violentes attaques qui avaient pour objet principal l'insuffisance de l'enseignement religieux donné à l'Institut. Pestalozzi et Niederer y répondirent longuement et à plusieurs reprises.

Trop souvent les leçons étaient interrompues par la visite d'étrangers. Or, comme les maîtres étaient persuadés que la valeur de la méthode serait jugée par les succès de ces examens de circonstances, ils eurent recours souvent à des moyens plus ou moins charlatanesques pour assurer la réussite de ces inspections.

L'administration défectueuse de l'établissement amena, en 1813, une crise financière qui donna les plus vifs soucis au personnel enseignant. Le départ de Schmid avait été funeste à la marche de l'Institut. Sur les instances réitérées de Niederer, ce maître distingué rentra dans la maison et il prit diverses mesures, afin

d'écartier le péril qui était imminent. Mais tous les maîtres qui se trouvèrent atteints par ces mesures protestèrent et plusieurs quittèrent l'établissement. Jaloux du crédit dont Schmid jouissait auprès de Pestalozzi, Niederer se brouilla avec ses anciens collègues et finit par s'éloigner à son tour, en réclamant un règlement de compte qui donna lieu à d'interminables débats.

Quelques amis de l'éducateur zuricois eurent l'idée de recourir à Fellenberg et de lui confier l'administration de l'Institut d'Yverdon; mais ce projet d'abord agréé de toutes parts comme une planche de salut, échoua, au moment de son exécution, devant les exigences excessives du directeur de Hofwyll.

Cependant, au milieu de ces mille tracasseries et de cette détresse financière, Pestalozzi reçut un secours inespéré. Le libraire Cotta avait pris l'engagement de publier les œuvres complètes du grand pédagogue en accordant des droits d'auteur très élevés. De plus, une souscription publique à cette édition obtenait un plein succès. L'empereur de Russie, le roi de Prusse, le roi de Bavière, etc., participèrent à cette œuvre qui devait rapporter 50,000 fr. à l'auteur. Mais, au lieu de chercher, en premier lieu, à satisfaire ses créanciers, Pestalozzi n'écoulant que son cœur, voulut consacrer cette importante somme à une œuvre d'éducation populaire. Les intérêts de cette souscription servirent tout d'abord à fonder à Clindy, près d'Yverdon, et à entretenir une école ouverte gratuitement à 12 enfants pauvres. Les succès de cette maison, qui devait être transportée plus tard au château d'Yverdon, et l'ordre que la main ferme de Schmid avait ramené dans l'Institut, contribuèrent à jeter sur le déclin de l'existence tourmentée de Pestalozzi, un dernier rayon de bonheur.

Mais ces jours sereins ne devaient pas durer. Les anciens collaborateurs de Pestalozzi, Niederer, Krüsi et Nœf, qui avaient fondé à Yverdon même des écoles rivales, se livraient périodiquement, contre leur ancien maître et surtout contre Schmid, à des attaques, à des calomnies qui amenèrent plus d'une fois leurs auteurs devant les tribunaux.

Enfin, les intrigues haineuses, les dénonciations incessantes et les polémiques réitérées des ennemis du grand pédagogue portèrent atteinte au crédit de l'établissement : le nombre des élèves diminua rapidement et le Conseil d'Etat du canton de Vaud, gagné par les partisans de Niederer, rendit un décret d'expulsion contre Schmid.

Pestalozzi, brisé par ce nouveau coup, quitta Yverdon le 2 mars 1825 pour se rendre à Neuhof avec son aide et ami Schmid.

Il pensait que la solitude de Neuhof lui apporterait le calme et la paix auxquels il aspirait.

Il désirait profiter des années que semblait lui assurer sa robuste santé et l'ardeur toute juvénile de son esprit, pour mettre la dernière main à des divers écrits consacrés à sa

méthode et pour publier une autobiographie, intitulée le *Chant du Cygne* et *Mes destinées*. Mais ces travaux littéraires furent plus d'une fois troublés par les agressions passionnées d'une haine qui ne désarma point.

Enfin, le 17 février 1827, la mort vint mettre un terme à cette existence aussi féconde qu'agitée.

Après avoir suivi rapidement Pestalozzi à travers les vicissitudes de sa carrière, il nous reste à apprécier son œuvre et à indiquer les principaux motifs des honneurs que la Suisse rend à son nom et à sa mémoire.

1^o Ce qu'il y a de grand, de sublime même dans notre pédagogue, c'est son inaltérable dévouement au peuple, et dans le peuple à ce qu'il y a de plus humble, aux ignorants, aux pauvres, aux malheureux.

« Tout mon cœur appartient à ma patrie, je risquerai tout pour adoucir les souffrances et la misère de mes concitoyens », écrit-il déjà, en 1767, à sa fiancée, dans une lettre où il faisait connaître ses défauts à la future compagne de sa vie.

Ce sont ces sentiments de charité qui lui inspireront toutes ses entreprises et qui le soutiendront dans ses labeurs, dans ses infortunes et dans ses incessantes contrariétés.

« J'entreprends, écrivait-il à sa femme au moment de la création de l'orphelinat de Stanz, j'entreprends la réalisation de l'une des plus grandes idées de l'époque. »

Lorsqu'à de rares intervalles, la fortune lui sourit, lorsque la souscription ouverte à l'occasion de la publication de ses œuvres lui assure une somme de 50,000 fr., comme nous l'avons raconté, il ne pense ni à son avenir, ni à sa famille, mais aux pauvres, et le premier mouvement de son cœur est de fonder immédiatement un institut où l'on instruira, où l'on élèvera des enfants pauvres.

Relever le pauvre par l'instruction, le tirer de sa misère par le travail, telle est la pensée qui se trouve au fond de son célèbre roman : *Léonard et Gertrude*.

Aussi, malgré ses défauts et ses torts, malgré un extérieur repoussant, Pestalozzi était-il admiré de tous ceux qui le connaissaient et aimé de tous ceux qui l'entouraient. Écoutons à ce sujet le témoignage d'un de ses élèves les plus connus : « A huit ans, nous raconte l'historien Vulliemin, j'entrai dans l'Institut Pestalozzi. Représentez vous un homme très laid, les cheveux hérisrés, le visage fortement empreint de petite vérole et couvert de taches de rousseur, la barbe piquante et en désordre, jamais de cravate, les pantalons mal boutonnés, tombant sur des bas qui, à leur tour, descendaient sur de gros souliers ; la démarche pantelante, saccadée ; puis, des yeux qui tantôt s'élargissaient pour laisser échapper l'éclair, et tantôt se refermaient pour se prêter à la contemplation intérieure, des traits qui, parfois, exprimaient une tristesse profonde, et parfois une béatitude pleine de douceur ; une parole ou lente,

ou précipitée, ou tendre et mélodieuse ou qui s'échappait comme la foudre : voilà quel était celui que nous nommions notre père Pestalozzi.

« Tel que je viens de vous le dépeindre, nous l'aimions ; nous l'aimions tous, car tous, il nous aimait ; nous l'aimions si cordialement, que nous arrivait-il quelque temps sans le voir, nous en étions attristés, et que, venait-il à apparaître, nos yeux ne pouvaient se détourner de lui. »

Dans ces quelques mots : *Nous l'aimions tous, car tous, il nous aimait* se trouve le secret de toute discipline et le ressort de toute éducation. Puissent les maîtres mériter un semblable témoignage de la part de leurs élèves !

2^e Le principal mérite de Pestalozzi est d'avoir créé la pédagogie en faisant de l'art d'élever les enfants une vraie science, avec ses principes, ses lois, sa théorie et ses applications. Il a fondé les bases de cette science sur la psychologie et le développement naturel des facultés de l'enfant.

Il a été, en quelque sorte, le Lavoisier de la science de l'éducation qui est la plus importante des sciences. Ce que l'un a fait pour la chimie, l'autre l'a tenté pour la culture des facultés. Ce n'est pas qu'il ait découvert toutes les règles pédagogiques qui sont admises aujourd'hui. Dans cette voie nouvelle, il s'est fourvoyé plus d'une fois, comme les premiers chimistes, dans l'analyse des corps ; mais il a ouvert le chemin qui seul peut nous conduire à l'intelligence et à la pratique de la science de l'éducation. « Toute la puissance de l'éducation, dit-il, repose sur la conformité de son action et de ses efforts avec les effets essentiels de la nature elle-même ; ses procédés et ceux de la nature ne sont qu'une seule et même chose. »

Cependant on ne saurait dissimuler la grande lacune qui existe dans le système d'éducation de notre célèbre pédagogue. Bien que Pestalozzi se montra chrétien dans ses discours et dans ses écrits pédagogiques et que, à Yverdon comme à Berthoud, il procura à ses élèves catholiques et protestants les bienfaits de l'instruction religieuse et d'un service religieux tous les dimanches, néanmoins la religion n'occupe point dans son enseignement la place qui lui revient. Elle doit être l'âme de l'école en ce qu'elle seule nous fait connaître le but suprême de la vie avec les sanctions propres à nous maintenir dans le chemin du devoir et en ce qu'elle ajoute aux stimulants humains l'adjuvant le plus efficace consistant dans les secours surnaturels. Ce grave reproche, déjà ses contemporains, entre autres le P. Girard, le lui adressèrent à plus d'une reprise.

3^e Il avait une conception très juste du rôle de l'école primaire, en lui assignant, comme premier but, le développement des facultés physiques, intellectuelles et morales, et comme second but l'acquisition d'une certaine somme de connaissances pratiques.

4^e Selon lui, l'intuition est le fondement de l'instruction. Elle

doit porter sur les objets qui rentrent dans la sphère de l'enfant et elle doit suivre une gradation. Le langage sera lié à l'intuition.

5^e Le maître doit suivre dans son enseignement la marche progressive du développement de l'esprit et non celle de l'exposition dogmatique comme dans les écoles supérieures.

6^e Si Pestalozzi a fait fausse route dans la méthode à suivre dans l'enseignement de la lecture et d'autres branches, on ne saurait lui contester le mérite d'avoir tracé un système rationnel dans l'enseignement du calcul, de la géographie, du chant, des éléments des sciences naturelles.

En constatant les idées nouvelles qu'il a jetées dans le monde par ses nombreux ouvrages, on n'est pas étonné que tous les hommes qui, au commencement de ce siècle, s'occupaient de l'instruction populaire, soient accourus à Yverdon pour s'initier à ses méthodes.

De son vivant, nous voyons les méthodes pestalozziennes s'implanter à Madrid, à Berlin, à Paris, à Vienne, etc., en un mot, dans toute l'Europe. Aucun homme, en Suisse, n'a été aussi célèbre, aucun n'a exercé une si grande influence.

Tout en condamnant ses erreurs et ses torts, la justice nous fait un devoir de reconnaître les immenses services qu'il a rendus à l'école et nous pouvons dire : Honneur et reconnaissance à Pestalozzi¹ !

R. H.

L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES NATURELLES DANS LES COLLÈGES

(Suite et fin.)

Dans tout système d'éducation sagement coordonné, les diverses branches du programme ont chacune leur rôle distinct : l'une est appelée à exercer principalement le raisonnement, une autre l'imagination ou la mémoire, une autre développera le goût esthétique. Les sciences naturelles doivent, pour leur part, contribuer à former, avec les langues, la littérature et les sciences exactes, un tout complet qui constitue l'éducation du jeune homme. Si elles n'ont pas pour attribution d'enrichir l'esprit des ornements du style si utiles pour la rédaction et pour le discours, elles exercent, par contre, d'autant mieux le sens de l'observation et habituent l'élève à s'exprimer avec toute la netteté, toute la précision que réclame le langage scientifique.

Cherchons moins, en enseignant la physique, à donner, comme résultat, une grande somme de connaissances, qu'à faire comprendre parfaitement les lois fondamentales de cette

¹ Ouvrages consultés : Pestalozzi par Guillaume, Damseaux Paroz, Daguet dans l'histoire du Père Girard. Kelner, etc.